Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs

SIXIEME ANNEE
12 SEPTEMBRE 1951

TINTIN

37

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS



LE "DARWIN" RESISTERA-T-IL A L'OURAGAN?

(Voir page 9.)

L'accent grave

MOI, me disait cet écolier, l'accent que je préfère, c'est l'accent grave. Et, sans doute, avait-il fixé son choix sur l'accent grave parce qu'il ressemble à une gondole, tandis que l'accent aigu fait penser à un croissant de lune et l'accent circonflexe à un chapeau chinois ? Je ne sais. Mais j'ai toujours aimé qu'il marquât, devant moi, cette préférence. Car, moi aussi, c'est l'accent grave que je préfère.

Cela provient sans doute de ce que je prends la vie au sérieux ? Et que, dès lors, je parle d'elle avec gravité. Mais prendre la vie au sérieux ne signifie nullement qu'il faut exclure de son existence la fantaisie et la grâce. Ni surtout que l'on doive soi-même se prendre au sérieux. Au contraire, il est bon, je crois, quand un de nos yeux pleure, que l'autre sache sourire et cligner un peu d'un air entendu.

Et lorsque mon jeune ami vient me dire : « L'accent que je préfère, c'est l'accent grave », j'ai presque envie de l'embrasser. Parce qu'il exprime, sans le savoir, deux goûts pareillement respectables. D'abord, il fait un choix parmi ces choses d'apparence futile : les accents, qui frappèrent ses regards lors de ses lectures et de ses dictées. Ensuite, qui sait ? peut-être est-ce bien l'accent grave qu'il préfère lorsque ses parents ou le maître d'école lui parlent de son destin comme à un homme.

Vous disant toutes ces choses, comme elles me viennent à l'esprit, spontanément, je m'aperçois que j'ai mis l'accent grave sur chacune de mes paroles. Excusez-moi. Mais, en vérité, je ne puis faire autrement. Car, moi aussi, comme cet écolier qui m'avouait sa préférence avec un sourire à peine perceptible : j'aime l'accent grave !

Tintin



MON COURRIER

Elsen Nicolas, Anvers. — Bientôt ta curiosité sera satisfaite. Prends encore un peu de patience. Tout arrive à qui sait attendre.

Baudaux Jean, Gerpinnes. — Félicitations pour ton petit dessin. Tes parents ont raison : il n'est pas mal du tout. Continue de travailler.

Bastin Jean-Pierre, Anvers. — Mon cher Jean-Pierre, au bout de ton attente, il y aura une heureuse surprise. Amicalement à toi.

Godfrin Edouard, Marilles. — Bien sûr que l'histoire de « Monsieur Vincent » est authentique. Notre ami Raymond Reding y apporte tous ses soins et un grand souci de vérité. Amitiés.

Bossaert Guy, Ixelles. — Pas mal, tes charades. Certaines sont un peu tirées par les cheveux, mais il faut bien se faire la main ! A toi.

Correspondants. — Viviane Demoulin, place de l'Altitude-Cent, 8, Forest; Œil de Velours, rue des Ortolans, 73, Bruxelles; Pierre de Meulemeester, rue Grande, 84, Bernissart (Hainaut), désirent correspondre avec lecteurs de « Tintin ».

Echange de timbres. — Chantal Terlinden, avenue Géo-Bernier, 6, Ixelles; C. Binamé, rue Emile Deroover, 9, Koekelberg, désirent échanger des timbres avec lecteurs de « Tintin ».

Vieux livres. — Ambrogio Lunati, Ospedale du Francati ((Roma). — Grand invalide de guerre italien, serait heureux de recevoir des livres, albums ou journaux, même vieux.

De Schoutheete, Anvers. — C'est notre ami Jacques Laudy qui dessine les aventures de Renaud et du petit cheval Ajax. Des avions à réaction, nous avons parlé déjà. Nous y reviendrons. Oui, il existe un insigne « Tintin », que les membres du Club portent fièrement. Amicalement à toi.

Divo Jean-Paul, Rochefort. — Merci pour la jolie carte que tu m'as envoyée pendant tes vacances.

Barbey Bertrand, Zermatt (Suisse). — Décidément, tu ne peux m'écrire sans me parler de ton ami Antoine-Eric de Haulleville ! J'aime les garçons qui ont le goût de l'amitié. Ton aquarelle n'est pas mal du tout. Bien sûr, si vous passez par Bruxelles, venez me dire bonjour.

Lemineur Roger, Luluabourg (Congo Belge). — Il n'est pas question pour l'instant de rééditer « Les Cigares du Pharaon ». Le second tome du « Secret de l'Espadon » sortira de presse l'année prochaine. Même chose pour la suite de « Corentin ». Je te serre la gauche.

Soumillion, Anderlecht. — Pour tes achats de papiers, présente-toi chez un marchand spécialisé dans les articles de dessin : il te conseillera.

Chauvaux Georges, Berchem-Sainte-Agathe. — Je ne possède pas les photos que tu me demandes, mais tous ces personnages sont abondamment dessinés dans ton journal. Cela ne te suffit pas ? Amicalement à toi.

TINTIN (hebdomadaire). *Administration, Rédaction et Publicité* : rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16 — *Editeur-Directeur* : Raymond Leblanc. — *Rédacteur en chef* : André-D. Fernez. — *Imprimerie* : Etablissements C. Van Cortenbergh, rue de l'Empereur, 12, Bruxelles.

ABONNEMENTS :

	Belgique	Etranger, Congo Belge
3 mois	Fr. 70.—	80.—
6 mois	» 135.—	155.—
1 an	» 265.—	300.—



François Villon

1431-1465 (?)



Eh ! Dieu, si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié,
J'eusse maison et couche molle !
Mais quoi ? je fuyaie l'école
Comme fait le mauvais enfant.
En écrivant cette parole,
A peu que le cœur ne me fend.



Si François, fils d'un pauvre cordonnier de Paris, a pu faire des études, c'est grâce à maître Guillaume de Villon dont il porte le nom. Reçu aujourd'hui maître en arts de l'Université, il compte bien s'arrêter là. L'école, c'est si ennuyeux ! Il aime mieux faire des vers ! Déjà, une troupe de « joyeux galans » l'entraîne à la taverne du « Grand Godet ». Là se retrouvent « Les enfants sans soucis », sonneurs de luth, brelandiers, pipeurs aux dés...



... crocheteurs... Le « bien renommé Villon » est leur chef. « Nous n'avons pas d'argent pour dîner », dit Colin de Cayeux. Mais François, toujours plein d'inventions diaboliques :

Ne vous en souciez pas...
Il vous faut vos pourpoints lacher
Car nous aurons viandes assez.

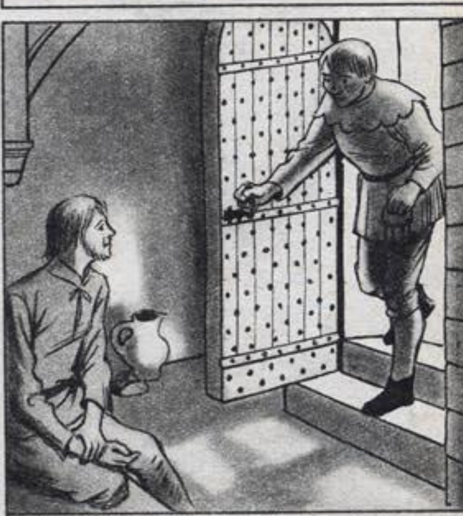
A quelque temps de là, maître François cause avec la gentille Ysabeau, près du portail de l'église Saint-Benoit.



Survient l'ombrageux Sermoise qui, après l'avoir injurié et menacé, le frappe au visage d'un grand coup du plat de sa dague. Notre poète, se voyant en danger, tire son poignard et en porte un coup à son adversaire, après quoi il n'a plus qu'à fuir Paris pour se soustraire aux recherches de la justice. Il reparaît un an plus tard, un soir de Noël, grelottant et affamé. Ah ! comme il envie ceux qui ont : *Sauces, brouets et gros poissons,*
Tartes, flans, œufs frits et pochés.



Pour lui, il ne voit du pain... « qu'aux fenêtres » et il regarde tristement les devantures des boulangeries. Mais voici qu'apparaît son mauvais génie Colin de Cayeux. Le malandrin l'entraîne dans une sombre ruelle pour lui proposer quelque expédient fâcheux, et, la faim étant mauvaise conseillère, Villon se laisse entraîner dans une nouvelle et malheureuse aventure; il est obligé de quitter derechef Paris. Plus pauvre et plus misérable que jamais, il erre de ville en ville...



... de province en province, vivant d'aumônes et faisant tous les métiers. En 1460, il se trouve dans les prisons du duc d'Orléans, en grand danger de mort. Mais Charles d'Orléans lui aussi est poète et lorsqu'il lit le « Dit de la naissance de Marie », composé par le prisonnier en l'honneur de la petite princesse, sa fille, il est si ému qu'il met tout en œuvre pour le sauver de la potence. Il lui fait même obtenir une petite sinécure comme on en donnait alors aux poètes de cour.



— Seigneur Jésus ! vous voilà, maître Villon, moi qui vous croyais mort !

— J'ai bien failli, ma mie, périr dans les cachots de Thibaut d'Aussigny à Meun-sur-Loire. J'étais plongé dans un cul de basse fosse, les pieds ferrés, nourri de pain et d'eau depuis six mois, lorsque le Roi vint à Meun, et rendit la liberté aux prisonniers.

— Dieu bénisse notre bon roi Louis XI ! mais vous n'allez pas rester ici ?

— Non, je m'en retourne vers Paris.



Caché aux environs de la capitale, Villon écrit le « Grand Testament », ce poème débordant d'esprit, de repentir, de malice et de mélancolie qui, malgré les siècles écoulés, n'a cessé d'émouvoir les hommes. Revenu à Paris, en 1462, il est précipité dans son ancienne existence à la suite des mauvais garçons. Arrêté au cours d'une rixe, il est conduit à la prison du Châtelet et condamné par le prévot à être « pendu et estranglé ».



Le Parlement annule cet arrêt comme excessif, mais Villon doit reprendre une dernière fois le chemin de l'exil. Il s'éloigne à grands pas de sa ville natale, sa maigre silhouette lentement disparaît dans le lointain, sa trace est perdue... Finit-il au gibet de quelqu'obscur justicier de province ? L'Histoire ne le dit pas. Saluons dans cette dernière image l'un des plus grands poètes que la France ait porté.

LA SEMAINE PROCHAINE : UNE NOUVELLE HISTOIRE EN IMAGES DE BOB DE MOOR !

Le grand voyage des anguilles



C'ÉTAIT au mois d'août. Je devais ce jour-là faire une excursion avec Paul, et nous nous étions donné rendez-vous à neuf heures, à l'orée d'un petit bois. Mon ami arriva avec près de vingt minutes de retard, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il avait l'air agité :

— Figure-toi, me dit-il, que je viens de me trouver nez à nez avec une troupe de serpents noirs.

— Des serpents ? Où cela ?...

— Ils glissaient sur l'herbe près du moulin. Il y en avait bien une demi-douzaine.

Je compris soudain, et j'éclatai de rire.

— Mon pauvre Paul!... Tes serpents n'étaient que d'inoffensives anguilles! Elles venaient probablement d'une mare toute proche et elles cherchaient à rejoindre la mer. Si elles ne sont pas arrêtées en cours de route par un obstacle infranchissable, elles entreprendront alors un voyage fantastique de 6,000 kilomètres jusqu'aux Antilles.

— Que diable vont-elles faire si loin? me demanda Paul, stupéfait.

— Pondre leurs œufs et mourir.

— C'est extraordinaire!

— Oui, c'est extraordinaire. Il y avait longtemps que ce mystère tracassait les savants. Maintenant, ils sont à peu près sûrs de l'avoir élucidé.

— Tu m'as l'air drôlement « calé » sur le chapitre des anguilles. Si tu m'expliquais un peu cette histoire de voyage?

— Pourquoi pas!

Nous nous mîmes en route. Tout en marchant, je lui racontai ce que je savais.

A L'ASSAUT DE L'EUROPE

JE viens de te dire que les anguilles de nos pays se rendent aux Antilles (dans la mer des Sargasses, pour être tout à fait exact), afin de pondre leurs œufs. Ce devoir accompli, elles meurent. Mais que deviennent alors les milliers de petits orphelins à peine éclos? L'instinct de leur race leur commande de mettre immédiatement le cap sur l'Europe hospitalière. Malheureusement, l'instinct n'est pas toujours infaillible. Certaines de ces petites anguilles se trompent de route. Quelques-unes se dirigent vers l'Equateur, où elles succombent à la chaleur; quelques autres se dirigent vers le Nord, où elles sont tuées par le froid. Les dernières, les plus nombreuses, ont quelque chance de survivre à condition, bien entendu, de ne pas être mangées par les poissons en cours de route.

Pour les protéger sans doute dans cette périlleuse randonnée, la nature les a faites transparentes comme du verre, et seuls sont perceptibles dans leur corps, les points noirs et brillants de leurs yeux. Il leur faut quatre ans pour atteindre les côtes du Vieux Continent. Là, elles marquent le pas avant de pousser plus loin et elles subissent une extraordinaire métamorphose : d'anguilles de mer, elles se transforment en anguilles d'eau douce. Elles rapetissent, elles noircissent, elles s'arrondissent, et prennent la forme d'un fragment de ficelles long d'un centimètre.

Après quoi, c'est l'envahissement : des milliers et des milliers d'anguilles prennent l'Europe d'assaut; une partie d'entre elles s'établissent définitivement dans les estuaires des grands cours d'eaux, dans les criques vaseuses où l'eau salée se mêle à l'eau douce. Ce sont les mâles. Toutes les autres, les femelles, remontent les fleuves, les rivières et les ruisseaux, vers l'intérieur du continent. Parfois un rocher abrupt leur barre le chemin, un courant trop fort les empêche de progresser : qu'à cela ne tienne! Si l'eau ne leur permet plus d'avancer, elles empruntent la terre ferme, grimpent le long des rocs, traversent de vastes prairies et même des champs cultivés, jusqu'au moment où elles ont trouvé l'étang ou la mare accueillante dans laquelle elles peuvent enfin se refaire des forces.

UN REPOS DE SEPT ANS

LES anguilles ont une façon de se sustenter qui ne manque pas d'originalité. Elles engloutissent une quantité invraisemblable de nourriture pendant six mois de suite, puis elles font jeûne de l'automne au printemps et s'enfoncent dans la vase.

Ce régime dure sept ans. Mais ces sept années-là ne sont qu'une longue préparation à la grande aventure de leur vie.

Au terme de leur existence paisible dans la mare, commencera le terrible voyage, le dernier, celui dont elles ne reviendront jamais. Les anguilles que tu as vues tout à l'heure, glissant sur l'herbe, près du moulin, venaient de commencer le leur. Comme ces grandes migratrices parcourent sans manger les 6,000 kilomètres qui les séparent de la mer des Sargasses, aux approches du moment fatidique, elles se gorgent de nourriture jusqu'à s'en faire éclater. Puis, l'automne arrive, et avec lui commence l'exode vers les profondeurs abyssales.

Il leur faut, à ses anguilles disséminées sur tout le continent, un instinct prodigieux pour se diriger sans erreur vers cette mer lointaine qui les attire comme un aimant.

Durant la première partie de ce voyage, elles se transforment une nouvelle fois : leur peau brune devient toute noire, leur ventre blanchit, des ailerons pointus leur poussent des deux côtés de la tête, et leurs yeux s'écartent et grossissent démesurément, comme ceux des bêtes que la nature contraint à vivre dans les grandes profondeurs.

Parvenues à la mer, elles retrouvent les anguilles mâles qui ont séjourné dans les estuaires et leur troupe, grossie de ces nouveaux venus, se précipite résolument vers les abîmes. Tout leur voyage s'accomplira entre deux et trois mille mètres de profondeur. Il durera six longs mois. Pendant tout le temps de cette course à la mort, les anguilles ne connaîtront pas un instant de repos et ne prendront pas la moindre nourriture.

Lorsqu'enfin elles atteindront la mer des Sargasses, terme de leur prodigieuse aventure, elles déposeront leurs œufs et mourront, épuisées.

Puis, le même cycle recomencera pour une nouvelle génération d'anguilles.

LE DECRET DU DESTIN

— Mais, me demanda Paul, comment explique-t-on que les anguilles d'Europe ne puissent pas pondre leurs œufs autre part que dans la mer des Sargasses? Pourquoi doivent-elles effectuer ce trajet épuisant pour perpétuer leur lignée?

— C'est là que gît le mystère de l'affaire. Il paraît certain que si l'on pouvait un jour établir un barrage aux estuaires des fleuves, de manière à empêcher l'exode des anguilles, leur espèce disparaîtrait du globe au bout de quelques années.

On a donné plusieurs explications à ce phénomène. La plus satisfaisante est celle qui fait de l'anguille un animal ayant pris naissance, il y a des dizaines de milliers d'années, dans les mers chaudes, et qui se serait adapté progressivement aux eaux tempérées. Mais cette acclimatation, possible pour des adultes, ne le serait pas pour les larves à peine écloses, lesquelles auraient besoin pour subsister des eaux des mers tropicales. Toutefois, cette hypothèse manque de solidité; si plausible qu'elle soit, elle n'explique pas pourquoi les anguilles ont choisi, de tous temps, la mer des Sargasses pour y pondre leurs œufs, alors qu'il existe tant d'autres fonds chauds plus proches de l'Europe. Ce mystère, comme tant d'autres, sera peut-être éclairci un jour...



La Bannière Etoilée

Washington a été nommé général en chef des troupes américaines qui vont lutter contre l'armée anglaise, au grand dam des généraux Lee et Gades qui briguaient cet honneur...

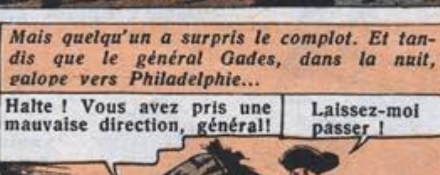
DEVANT L'ENERGIQUE REPONSE DE WASHINGTON, QUI EST DECIDE A FAIRE LA GUERRE POUR ASSURER L'INDEPENDANCE DES ETATS-UNIS, L'ANGLETERRE REARME SA FLOTTE.















WASHINGTON A ETE INFORME DE LA CONSPIRATION. MAIS IL SE GARDE DE PUNIR LES COUPABLES. « SI LE PEUPLE AMERICAIN ME RETIRE SA CONFIANCE, DIT-IL, JE M'EN IRAI, SINON, JE RESISTERAI JUSQU'AU BOUT ! »





C'EST LA NUIT DE NOEL DE 1777. UNE BRILLANTE VICTOIRE RECOMPENSE L'AUDACE DU JEUNE GENERAL... MAIS MAINTENANT UN LONG ET PENIBLE HIVER L'ATTEND A VALLEY FORGE.

(A suivre.)



Les aventures de DZIDZIRI



ROMAN INEDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG

Le jeune Dzidziri est parti, en compagnie de Laobé et de la guenon Mouhou à la recherche du prince Ephraïm et de son secrétaire Domingo qui ont volé des documents secrets relatifs au Normandie des Airs. Nos amis découvrent les voleurs dans un cimetière d'éléphants...

PRET A RECOMMENCER

MOUHOU !

La guenon poussa son cri, lâchant Ephraïm, tandis que Pollux en faisait autant pour Domingo. Les deux hommes allaient-ils se ruer sur Dzidziri afin de lui reprendre les documents volés ? Ils n'en eurent pas le loisir : le troupeau d'éléphants arrivait en un galop furieux qu'accompagnaient les barrissements.

— Mouhouhou !

Dzi comprit. C'était un appel : le chimpanzé allait une fois de plus le sauver. Mais Laobé ? Il cria à l'adresse du petit Noir. Celui-ci déjà avait avisé un arbre et grimpait vers le faîte avec une vélocité simiesque.

Les pachydermes accouraient. Ephraïm lança un cri. Domingo voulut courir; il trébucha sur une racine, s'écroula.

— Mouhouhou !...

Les éléphants étaient là. Saisir une liane, se hisser, Dzi n'en aurait pas le temps. Alors, une fois de plus, le miracle !... Mouhou dégringolait, l'empoignait, l'arrachait au sort épouvantable.

Le troupeau de bêtes grises, aveuglées de colère, fonçait dans un galop terrifiant. Il était temps. Mais Dzi ne songeait pas à lui-même en cette minute : il voyait... il voyait les animaux massifs, lancés comme des projectiles vivants, qui écrasaient tout sur leur passage...

Et Domingo !... Et le prince Ephraïm... Celui-ci tenta de fuir. Un mâle gigantesque se rue, brisant les arbres, arrachant des troncs. La trompe de la bête s'enroula autour de la taille du fuyard et le précipita par dessus son échine. Ephraïm retomba parmi les dos gris. Il disparut. Un cri épouvantable fit retentir la forêt vierge.

Puis ce fut le silence.

Le troupeau était passé. Dzi exhala un long soupir :

— Eh ben... Merci, Mouhou...

Il tâta sa poche, s'assura que les papiers récupérés étaient bien là. Seul, avec l'aide d'un négrillon et d'un singe, il avait pu les reprendre.

— S'agit de rejoindre les amis maintenant... Pas vrai, ma vieille Mouhou ?... Tu comprends ça ?... Partir, me guider vers un endroit où je pourrai te quitter, définitivement cette fois...

Dans le regard doré du chimpanzé, une lueur curieuse dansait. Mouhou comprenait-elle ? Et saurait-elle ramener Dzidziri vers Yves, vers Sophie ?

— Allons, décida-t-il.

Il siffla à l'intention de son ami noir :

— Laobé.

La voix perçante du négrillon parvint de la branche où il était juché :

— Ecoute, Dzi... Avion !... Avion !...

C'était vrai. Un grondement, de plus en plus perceptible, résonnait au-dessus de la grande forêt africaine. Dzi lança un coup d'œil à Mouhou : le chimpanzé a l l a i t - i l l'empêcher d'adresser des signaux comme il l'avait déjà fait antérieurement ? Mais l'appareil volait très bas cette fois, et la guenon grimaça de peur :

— Mouhou...

Elle fit grincer ses dents en signe de fureur. Elle tendit la main; elle allait saisir le jeune garçon pour qui elle s'était prise d'une curieuse affection.

— Moi lui faire signe... cria la voix de Laobé. I a descendu...

De plus en plus bas, l'avion, et de plus en plus puissant le grondement des moteurs. Mouhou bondit, serra Pollux contre sa poitrine. Et, terrifiée, elle qui n'avait craint ni le chasseur ni les éléphants, elle qui avait assailli Ephraïm, elle détala. Les échos de la forêt retentirent de son cri :

— Mouhou !... Mouhou !...

Appel à l'intention de Dzidziri ? Suprême lamentation ? Adieu qu'elle lui lançait ? Il ne s'attarda pas à le définir : l'avion lui apparaissait dans une trouée du feuillage. Il arracha sa chemise, l'agita comme un drapeau. Et voici que l'appareil tournait au-dessus de lui : on l'avait vu. Sauvé !...

Puis l'oiseau mécanique prit une direction, glissa légèrement, revint. On lui indiquait l'endroit vers lequel il devait aller : une savane s'ouvrait là. Qu'il l'atteignît, et il serait emmené.

Quand Dzidziri déboucha de la brousse épaisse en compagnie de Laobé, il aperçut au pied de l'appareil Sophie qui l'attendait. Il courut vers elle. La jeune fille lui ouvrit les bras, l'embrassa :

— Mon petit Dzi, j'ai bien tremblé pour toi... Nous avons été retrouvés tout de suite après ton départ.

— Et moi, déclara-t-il, j'ai retrouvé autre chose.

Il extirpa de sa poche des papiers maculés, déchiquetés, les tendit à Yves Larnaud; le pilote les prit; un coup d'œil lui suffit pour voir de quoi il s'agissait.

— Eh bien, exprima-t-il, eh bien, mon petit Dzi, tu es quelqu'un, je veux...

Lui aussi l'étreignit. Dzi secoua la chape d'émotion :

— J'aimerais mieux si l'on ne s'attardait pas par ici. Mouhou serait capable de revenir. Et, voyez-vous, je me demande si moi, je serais capable de lui résister : c'est si beau, l'Afrique.

— Tu resterais ? s'étonna Sophie de Manowska.

Il secoua la tête, s'approcha de l'échelle donnant accès à l'avion. Laobé le suivait, dissimulant de son mieux l'immense frousse qui l'envahissait au moment de s'enfermer dans cet oiseau qui ne lui disait guère. Le pilote sursauta :

— Nous emmenons Laobé ?

— Dame ! riposta Dzi. Vous voulez que je le donne à manger aux lions ?... C'est pas un chrétien...

Il éclata de rire et s'installa; Laobé ne le quittait pas. Sophie eut son beau regard à l'adresse d'Yves Larnaud, qui haussa les épaules. Très bien, on emmènerait donc Laobé.

Et ce fut l'envol. Un bref voyage les conduisit d'abord à un aérodrome de fortune, d'où ils embarquèrent pour la France. Traversée paisible cette fois. Dzi, carré dans son fauteuil pullman, se laissait vivre. Après tant d'aventures, c'était rudement agréable. Ce qui l'attendait, il préférait ne pas y penser. Sophie le lui avait fait entrevoir :

— Une réception comme tu n'imagines pas ! avait-elle dit.

Elle ne se trompait pas. Ce fut le tohu-bohu, les acclamations d'une foule déchaînée; la radio avait répandu à travers l'éther le récit des aventures extraordinaires vécues par le petit Parisien et ses compagnons.

Les reporters se bousculaient. Les éclats des lampes au magnésium se succédaient sans interruption. Les cameramen exigeaient que Dzi se prêtât à toutes les fantaisies. On lui présenta un micro, un autre, un autre encore; ils poussaient comme des champignons.

Il parla :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? On a bien ri ! Ça a été épatant.

A ce moment, la foule fut fendue par un homme grand et fort en uniforme. Dzi eut un geste pour l'appeler :

— L'oncle Amable.

Le garde républicain s'approcha.

— Tu crois que c'est malin ! fit-il. Tu m'as obligé à cirer mes bottes pendant ton absence...

— Et tante Gabrielle ? demande le jeune garçon.

— Me voici, lança une voix.

La tante, presque aussi moustachue que son époux, se planta devant Dzidziri :

— Tu m'as fait passer des nuits blanches, dit-elle. Et tu nous ramènes un nègre par dessus le marché. Où est-il ?

Dzi poussa Laobé devant lui. Gabrielle Sopranaud le dévisagea; elle haussa les épaules :

— Allons, viens !

Elle fit demi-tour, saisit une main de Laobé, prit le bras de l'oncle Amable. Puis elle appela Dzidziri sidéré :

Ainsi l'aventure était terminée. Dzi eut un geste d'excuse vers les reporters, vers les cameramen; il s'approcha de Sophie.

— Je vous souhaite d'être heureuse avec le commandant.

A la porte, les Sopranaud s'énervaient en l'attendant. Il refréna un soupir. Fini... Mais soudain, il serra les poings : non, ce n'était pas fini ! Il saurait faire naître une nouvelle occasion. Le monde était vaste : il repartirait.

— Laobé, cria-t-il. En route ! Mouhou...

Ravi, comprenant à demi-mot, le petit Noir éclata d'un rire qui fendit son visage d'ébène.

— Mouhou...

FIN.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? On a bien ri! On a été épatant !...

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Après avoir vainement tenté de rejoindre le traître Montbidon, Hassan et Kaddour arrivent à la ferme où Napoléon s'est arrêté...



























(A suivre.)

La MORT n'était pas au rendez-vous !



Conte inédit de Yan BALIS

Illustration d'Albert WEINBERG

CECI se passait en Islande, l'an dernier.

Nous devions, Bob et moi, explorer quelques régions désertes et sauvages du pays, notamment le Stary Jökull.

Nous nous étions installés dans le « beer » de Thorsen : c'était la métairie la plus proche des glaciers.

Un après-midi, je partis me promener dans un petit bois qui se trouvait à une heure de marche environ de la ferme. Encaissée entre deux collines, cette forêt en miniature se composait d'arbres chétifs, guère plus hauts que moi (ce qui, pour l'Islande, n'en est pas moins une fort belle taille). Je m'enfonçai dans les broussailles, dans l'espoir de découvrir une plante inconnue ou quelque fleur rare. L'endroit était particulièrement humide et les sapins étaient plus couverts de mousse que d'aiguilles. Une famille de renards détala brusquement entre mes jambes. J'avais interrompu ses ébats. Jamais aucun paysan ne venait se promener dans le bois; ses hôtes à quatre pattes pouvaient donc y gambader en toute sécurité...

Soudain, j'aperçus entre les branches la tache blanche d'une tente. Je hatai le pas, tout joyeux. Il faut avoir vécu durant des mois dans un pays sauvage, avec des paysans taciturnes, pour comprendre le plaisir qu'on éprouve à rencontrer des campeurs de la ville qui, comme vous, sont venus explorer un coin perdu... Tout en marchant, je sifflai une marche militaire, dans le dessein de prévenir les estivants de mon arrivée. Mais rien ne bougea, personne ne me répondit.

— Sans doute sont-ils en promenade ! pensai-je.

Je continuai à m'approcher. Un lièvre bondit hors de la tente et s'enfuit à travers les taillis. Je fus frappé par le silence et par l'atmosphère de mystère qui régnaient dans la petite clairière.

A l'endroit où les campeurs avaient construit leur feu, quelques brins d'herbes croissaient, au milieu des cendres dispersées. Une gamelle emplie d'eau de pluie traînait à quelques pas, avec deux cuillères rouillées. Une serviette pendait à une corde; mais la corde et la serviette étaient couvertes de mousse et la tente s'était en partie effondrée...

L'angoisse m'étreignit. Je me glissai en rampant à l'intérieur de la tente. J'y trouvai un désordre indescriptible : des couvertures, des provisions, deux sacs à dos, des objets de toilette gisaient pêle-mêle. Mais ce n'était pas tant le désordre qui m'effrayait : je savais par expérience que chez tous les bons campeurs, au bout d'une semaine, l'intérieur d'une tente revêt cet aspect-là ! Non, ce qui me bouleversait, c'était l'état dans lequel se trouvait le matériel : les couvertures et sacs à dos pourris et déchirés, les provisions gâtées...

Au milieu de ce fatras, j'aperçus un carnet de notes. Je l'ouvris : l'encre était à demi-effacée, et on ne pouvait plus lire grand-chose. Je le fourrai dans ma poche et repris en courant le chemin de la ferme.

Je montrai ma trouvaille à Bob. C'était le journal d'un jeune norvégien; l'auteur y avait notées, au jour le jour, ses découvertes et ses aventures. Il semblait aimer beaucoup les fleurs, et ce détail me le rendit sympathique. Sur la dernière page nous lûmes : « Le 17-7-1948. — Ce matin, j'ai montré une image de l'Orchis Sulfarea à un berger de la ferme Thorsen. Il prétend que cette plante, dont les botanistes croient l'espèce disparue, pousse à mi-hauteur d'un petit précipice, situé à une centaine de mètres derrière notre tente. Nous irons voir demain ! »

Nous interrogeâmes Thorsen et le vieux berger. Ce dernier nous indiqua l'endroit où, bien des années auparavant, il avait trouvé l'Orchis Sulfarea. Nous décidâmes, Bob et moi, de partir à la recherche de cette plante rare : peut-être aussi trouverions-nous au fond du ravin les corps des deux jeunes gens, dont nous étions certains à présent qu'ils avaient dû périr.

Ce précipice avait des parois à pic. Les rayons du soleil ne devaient jamais l'atteindre, car la roche était couverte d'une épaisse mousse brun-sale. Un seul arbre se dressait au bord de l'abime. C'était autour de son tronc, sans doute, que les jeunes gens avaient fixé la corde dont ils s'étaient servis pour atteindre le fond : on apercevait encore sur l'écorce une trace plus claire. Nous fîmes comme eux, et la descente commença.

Nos chaussures dérapaient sur la mousse humide dont étaient couvertes les parois et force nous fut de nous laisser glisser. Le chanvre nous brûlait les doigts. Jamais nous n'avions entrepris auparavant une expédition aussi dangereuse. Au bout d'un quart d'heure, nos mains s'engourdirent, nos bras semblaient de plomb... Un piolet planté dans une crevasse nous confirma que nous suivions bien les traces de nos prédécesseurs. Nous nous arrêtâmes un moment, pour détendre nos muscles et tâcher de nous réchauffer les doigts. Une brume épaisse et jaunâtre flottait au fond du précipice, et l'air que nous respirions était saturé de souffre.

Nous reprîmes la descente. Tout à coup, Bob murmura, les dents serrées :

— Regarde, à gauche !...

Je tournai la tête et vis un crampon enfoncé dans la roche : une corde y pendait... Nous descendîmes encore un peu. Nous ne pouvions presque plus respirer. Les exhalaisons délétères qui montaient de l'abîme nous prenaient à la gorge. Nos mains et nos genoux étaient en sang...

— Remontons ! murmura Bob.

Les mains crispées, j'essayai d'obéir. Mais mes chaussures glissèrent sur le granit couvert de mousse; mes bras, sans force, étaient incapables de me hisser. je suffoquais. Au bout de dix minutes d'efforts, nous n'avions progressé que d'un mètre. La panique s'empara de moi : je compris que nous allions subir le sort des malheureux Norvégiens...

— Bob, dis-je, je n'en puis plus !

— Essaie d'avancer encore un peu. Il le faut... Tâchons de nous élever audessus des vapeurs de souffre... d'atteindre le piolet...

Je sentais mon cœur battre violemment. Je ne sais pas où je trouvai la force de me hisser jusqu'au piolet, mais il me sembla que cette ascension dura un siècle. J'eus encore juste assez de conscience pour attacher la corde qui m'enserrait la taille autour du manche de l'outil, puis je perdis connaissance.

★

Quand je revins à moi, j'étais couché au bord du ravin. Bob était étendu à côté de moi. Le fermier et ses fils nous entouraient. Voyant que nous tardions à rentrer à la ferme, ils s'étaient inquiétés et ils avaient décidé de partir à notre recherche. En approchant du ravin, ils avaient entendu appeler au secours.

Les trois hommes nous avaient hissés jusqu'au bord de l'abîme.

Quelqu'un mit un flacon d'eau-de-vie entre mes lèvres. Je me sentis revivre : je me redressai. Mes yeux se posèrent sur l'herbe ensoleillée, que j'avais bien failli ne plus jamais revoir. Et, brusquement, à quelques pas de notre arbre, je distinguai une grande fleur d'un jaune verdâtre et d'une forme bizarre. Je crus tout d'abord que la fièvre me donnait des hallucinations. Mais au même instant, Bob me fit signe : il l'avait remarquée, lui aussi. L'Orchis Sulfarea, pour laquelle les deux jeunes Norvégiens étaient morts, et pour laquelle nous avions failli mourir, nous aussi, croissait, **à portée de la main, au bord du précipice !...**

Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

Remy et sa petite sœur, accompagnés de leur domestique William, se sont embarqués à bord du « Darwin » qui va lever l'ancre en direction de l'Australie. Ils espèrent y retrouver M. de Bonneval, qui a été mystérieusement enlevé...

Texte et dessins de F. Craenhals.









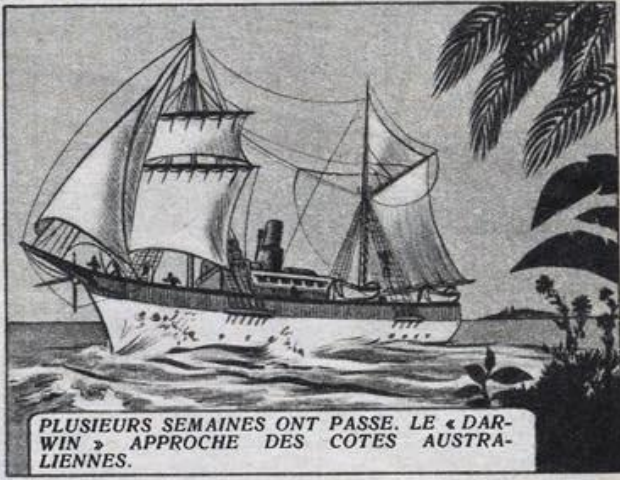


















(A suivre.)



LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

Le capitaine Rabakol est prisonnier à bord du « Potenna ». Nos amis ont rejoint le navire génois, et ils montent à l'abordage...





Sapristi! Pourvu que j'arrive encore à temps!...





















(A suivre.)



Textes et dessins de Jacques Martin.





Nos amis ont en effet échoué sur une île de l'Atlantique où vit un peuple de descendance égyptienne, qui a conservé les coutumes et les moeurs de ses ancêtres...Après avoir longuement interrogé Alix, le monarque, convaincu des intentions honnêtes des naufragés, fait à notre ami les honneurs de son royaume...





Durant bien des siècles, les Egyptiens ont été les concurrents et les ennemis des Phéniciens. Habiles commerçants, excellents marins, ces derniers ont dominé la Méditerranée et ses côtes, tandis que nous mêmes occupions l'intérieur de l'Afrique mais nous nous sommes heurtés dans la conquête de l'Atlantique, sur cet Archipel même...



S'approchant d'une ouverture creusé dans le roc, le roi fait un signe à Alix...

Entre. Voici mon palais qui n'est guère confortable...





L'Homme Noir!?!...

Oui. Un homme vêtu de noir, qu'accompagnaient un groupe de mages. Il subjuga les Phéniciens, s'établit avec eux dans la plus grande des îles de l'archipel, la fortifia...Puis, usant d'armes terrifiantes, il détruisit les établissements égyptiens les uns après les autres...

Notre superbe et florissante cité fut rasée, ses habitants furent exterminés. Seuls quelques-uns d'entre eux parvinrent à se sauver, en se réfugiant dans ces grottes...Si nos ennemis savaient que nous sommes ici, ils viendraient nous massacrer jusqu'au dernier. C'est pourquoi nous vivons sur le qui-vive.



Cependant, précédé d'Enak et des Egyptiens, les naufragés marchent vers les grottes...

Quel curieux chemin ils empruntent!...Et pourquoi donc ces indigènes ont-ils dissimulé notre épave sous un monceau de branchages?...

Soudain le guide s'arrête, le visage anxieux...

Danger! Vite, entrez tous ici...



(1) L'Amérique

(A suivre.)

DE 7 à 77 ANS ON JOUE AU TRAI



CETTE petite boutique est un véritable paradis des amateurs de trains électriques. Dans la vitrine, sur les tables, dans les rayons s'entassent des merveilles de modèles réduits de locomotives et de wagons.

— Dites-moi, Monsieur F., est-ce qu'il vient beaucoup d'enfants dans votre magasin?

— Hum! Hum! les enfants?... et bien voilà, heu... des enfants, dans mon magasin? Je dois avouer que je n'en vois presque pas.

Cela commence bien! Je ne m'attendais pas à cette réponse-là!

— La moitié de ma clientèle se compose de grandes personnes. Quant à l'autre moitié, les enfants, ils viennent rarement chez moi, car, étant donné l'importance de l'achat, ce sont les parents — ou Saint-Nicolas — qui choisissent eux-mêmes les pièces...

LES JEUNES QUE CELA AMUSE ET INTERESSE

POURTANT, certains garçons accompagnent parfois leurs parents. Ce sont des clients bien agréables : ils ont « potassé » à fond le catalogue chez eux et savent exactement le type et le prix du modèle qu'ils veulent acheter. J'ai aussi parfois des jeunes curieux qui viennent et reviennent me voir. Un jour, ils se décident et commencent un réseau. Ceux-là resteront toujours des curieux et, plus tard, me ramèneront leur locomotive en pièces détachées. J'aime bien cette curiosité, car après avoir appris à remonter leur locomotive une ou deux fois — jamais plus — ils sont « mordus » pour toujours et il y a beaucoup de chances que mariés, pères de famille, ils restent fidèles au jeu de leur enfance. »

Evidemment, mon interlocuteur vend un jouet assez particulier. On n'imagine pas une fidélité pareille (jusqu'à l'âge des cheveux blancs) parmi la clientèle d'un marchand de chevaux à bascule ou de trottinettes...

LES BONS ELEVES JOUENT AU TRAIN ELECTRIQUES

L'AGE moyen des jeunes qui commencent un réseau est douze ans. Ils appartiennent à toutes les classes sociales: dans les familles les moins aisées, celui qui désire un train électrique se prive d'autres jouets: il économise l'argent de ses « dimanches », les gratifications que lui valent les bons bulletins, et racle le fond de sa tirelire pour obtenir le jouet de ses rêves.

Le jeune garçon qui aime les trains électriques est toujours... un bon élève! (Cette observation est-elle exacte, les amis?)

S'il choisit ce jouet, c'est qu'il est d'un naturel calme, soigneux, persévérant!

Je connais une école, dans un quartier populaire de la ville, où quelques garçons se passionnent pour un réseau qu'ils montent ensemble. Ils fabriquent eux-mêmes leurs modèles en se procurant certaines pièces et de précieux conseils dans le magasin de M. F. Voilà un bel exemple de fraternité dans le travail et les jeux!

D'autres, plus favorisés, possèdent à eux seuls tout un parc de locomotives : sept, huit modèles différents, de cinquante à soixante mètres de rails, des ponts, des tunnels, des croisements et des embranchements, le tout disposé sur des tables spéciales. Mais ces heureux enfants méritent leur chance. Car ils mettent une ardeur digne d'admiration à l'élaboration de leur réseau. Ils ont fabriqué eux-mêmes une grande partie de leur matériel, ce qui, ajoute M. F., « demande beaucoup plus d'adresse, de réflexion et de patience qu'on ne le croit!... »

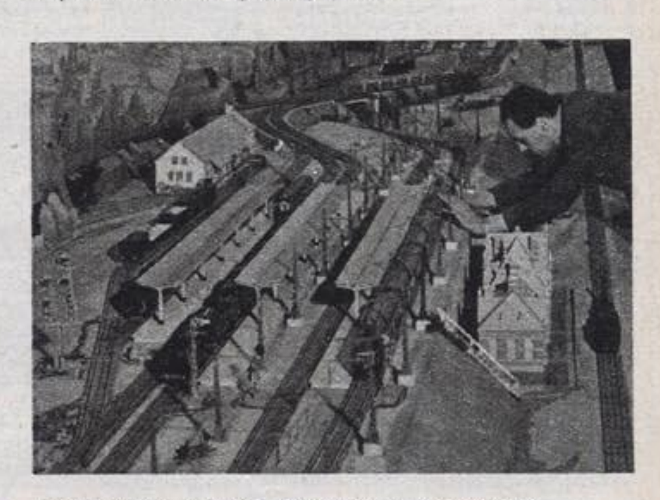
DECHEANCE DU TRAIN A VAPEUR ET DU TRAIN MECANIQUE

PARMI ces belles petites locomotives, reproduction exacte de modèles en service sur les réseaux belges, français, suisses, américains, etc., il existe deux grandes catégories : la traction électrique et la traction à vapeur. Les enfants (plus raisonnables dans ce domaine que les grandes personnes) commencent à préférer nettement les modèles de locomotives électriques, puisque leur jouet est mû à l'électricité. Par contre, les adultes modellistes (on appelle de ce nom les amateurs de modèles réduits) sont, sentimentalement, restés fidèles aux locomotives à vapeur dont ils trouvent la silhouette plus spectaculaire.

Ah! ces grandes personnes et leur manque de logique!...

L'écartement de rails, qui a le plus de succès, est le plus petit, le OO (ou HO = half O en anglais, O représentant 32 mm.), c'est-à-dire 16 mm. Ce n'est pas un souci d'économie d'argent qui explique cette préférence, mais le besoin d'économiser de la place. Les mamans, paraît-il, insistent beaucoup pour que le réseau prenne le moins de place possible!

L'une des marques qui se vendent le plus est incontestablement Märklin. L'usine se trouve en Allemagne, à Göppingen, et emploie mille deux cents ouvriers qui ne fabriquent *que* des trains électriques. De plus en plus, le train électrique, malgré son prix élevé, détrône le train mécanique. Celui-ci n'est plus guère aujourd'hui qu'un jouet pour tout petits. Passé sept ans, le garçon « moderne » abandonne son train mécanique au petit frère et, s'il a gardé le goût du rail, se met à rêver d'une vraie locomotive de grande marque. « Cela peut le conduire loin! conclut M. F. Tout gosse, le train électrique a été mon jouet préféré. Devenu grand, il fut mon passe-temps de jeune homme, et maintenant, voyez, il est mon gagne-pain!... »

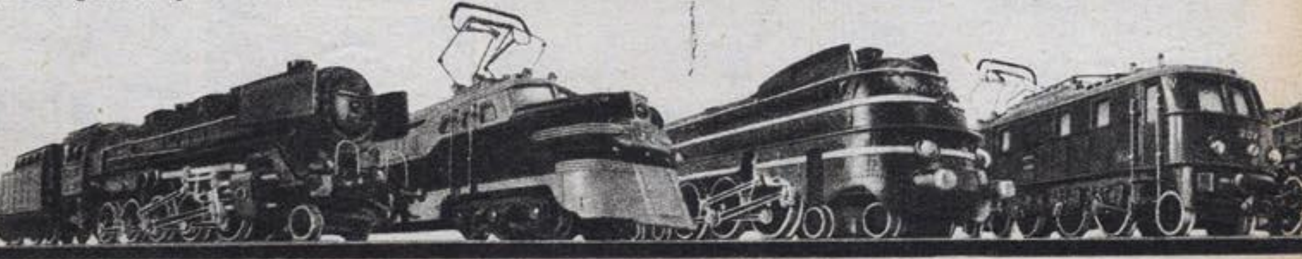


LES MOINS JEUNES QUE CELA PASSIONNE ET DELASSE

LA moitié de ma clientèle se compose de grandes personnes. Voilà une petite phrase qui a éveillé en moi le démon de la curiosité et qui m'amène à frapper à la porte d'un spécialiste en la matière.

— Savez-vous, me dit celui-ci, qu'il y a dans notre pays plusieurs milliers de personnes d'âge mûr, sérieuses, raisonnables, pourvues de toutes leurs facultés mentales, qui jouent au train électrique? Qu'elles ont leurs clubs et leurs revues? Ce « hobby » (ou passe-temps) est bien plus répandu chez nous qu'on ne pourrait le croire. Mais ceux qui s'y adonnent en sont quelque peu gênés, ne se groupent guère et entourent leur distraction favorite d'un certain mystère. Voyez le cas de ce grave industriel qui, peu avant Noël, m'avait chargé de lui constituer un réseau très complet et très coûteux. C'est pour mon fils, m'avait-il dit. Pieux mensonge et réflexe de pudeur, car j'appris, à mon grand étonnement, que cet enfant n'avait que... deux mois!

En Suisse, en Allemagne et surtout en Angleterre, les amateurs de petits trains sont très nombreux et beaucoup moins farouches. C'est dans le dernier de ces trois pays, patrie du « hobby », que celui des trains a vu le jour. Les premiers modèles réduits furent fabriqués une vingtaine d'années après l'invention du chemin de fer. Ces premières petites locomotives marchaient soit à



N ELECTRIQUE!

la vapeur et dans des jardins, soit à l'aide de batteries électriques qui leur permettaient de faire un aller et retour sur une tablette de cheminée. De nos jours, Londres et Paris ont des expositions annuelles où l'on peut admirer des milliers de prototypes plus perfectionnés les uns que les autres.

OFFREZ-LEUR VOS VIEILLES BALEINES DE PARAPLUIES

UN modelliste est, en général, un monsieur de plus de trente ans qui exerce une profession libérale. Il est avocat, magistrat, notaire, médecin; parfois acteur, commerçant, facteur ou industriel. Il a une passion : les trains électriques. Inutile de vous dire que, parmi les cheminots, ceux dont le métier est « le train », il y a peu de modellistes (une centaine à peine sur quatre-vingt mille).

Les modellistes travaillent presque toujours à deux à l'élaboration d'un même réseau. Celui-ci leur sert de délassement, remplace pour eux la partie de cartes au café ou la lecture du journal au coin du feu.

Ces individus originaux et sympathiques se divisent en deux catégories : ceux qui s'intéressent surtout à la construction des locomotives et aux manœuvres savantes, et ceux qui s'attachent plutôt au fini du décor, à la vraisemblance du parcours des convois. Parmi ceux du premier groupe, certains parviennent à faire circuler des rames de *trente* wagons, à les dételer à distance, à les scinder et à les reconstituer sans jamais y mettre la main! Quant à ceux du second groupe, ils utilisent les matériaux les plus inattendus : les aiguilles à tricoter font des signaux automatiques; les baleines de parapluies, des barrières de passage à niveau; un bout de manche à balai et du balatum donnent l'illusion d'une cheminée d'usine; les boîtes de conserves seront des châteaux d'eau et des tanks à pétrole...

300 PIECES A MONTER = 200 HEURES DE TRAVAIL

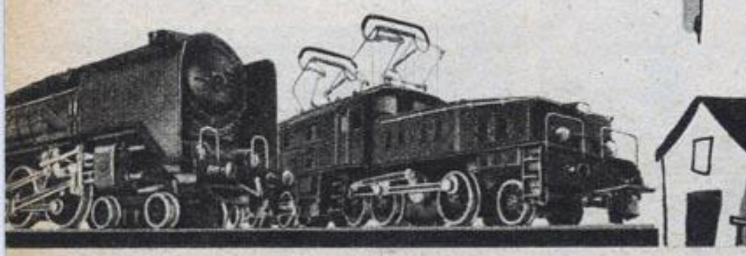
JOUR après jour, patiemment, les modellistes construisent leurs locomotives, leurs wagons, leurs voies, leurs gares et ateliers, leurs paysages de villes, de campagnes ou de montagnes. Les loisirs d'une vie entière sont parfois consacrés à aménager un réseau, à l'améliorer, à le transformer.

L'argent que l'on dépense varie suivant les cas. Monter une locomotive peut coûter quelques centaines ou quelques dizaines de milliers de francs. Mais cette passion fait commettre parfois des extravagances, témoin ce modelliste acharné qui, pour installer un beau circuit, dépensa des millions à faire raser les murs intérieurs de tout un étage de sa maison!

Presque tous fabriquent leur matériel eux-mêmes. La persévérance et l'adresse de ces amateurs sont inouïes, car une locomotive comporte environ trois cents pièces; il faut deux cents heures de travail pour les ajuster et certains modellistes ont monté neuf et dix machines différentes. Peu d'entre eux inventent des modèles de locomotives et de wagons; ils s'appliquent plutôt à donner une reproduction exacte de types existants et poussent la conscience jusqu'à rester des heures sur les quais des gares à étudier une bielle, un essieu ou une roue.

En ce qui concerne le format des machines, les uns défendent avec énergie l'écartement de rail OO (16 millimètres), qui a toute la faveur des enfants et qui permet de créer des réseaux importants sur un petit espace. D'autres, plus nombreux, restent fidèles à l'écartement O (32 mm.), qui rend possible l'exécution des moindres détails et facilite les manœuvres compliquées, puisque le matériel est plus lourd et déraille moins souvent. Chacun a son opinion bien arrêtée et cela fait des discussions, des controverses, des échanges d'articles à l'infini sur le sujet : « O contre OO. »

Locomotives à vapeur ou locomotives électriques, mécanique interne ou agencement du décor, 16 mm. ou 32 mm., telles sont les « thèses » qui séparent les modellistes. Mais tous sont d'accord sur un point : *défense formelle aux enfants de toucher à leurs jouets à eux, les parents!*





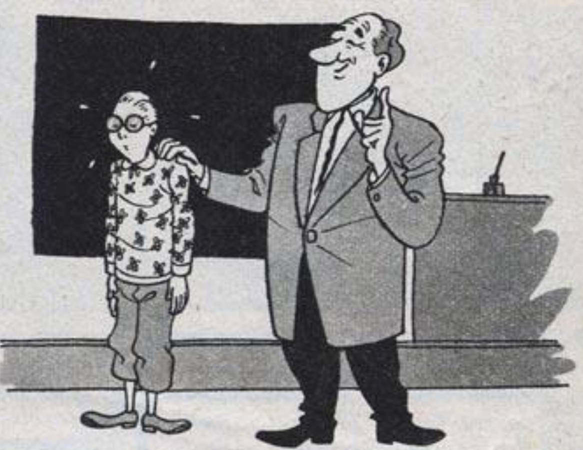
ENCORE DES INCONNUS !

X. à Frameries, 50 points. — **X. à Differdange**, 50 points. — **X. à Comblain-au-Pont**, 50 points.

Ceux d'entre vous qui reconnaîtraient ici leur envoi sont priés de nous envoyer leur nom et adresse complète.

★

- N'oubliez pas que la crème glacée FRIMA porte également le timbre TINTIN !
- Sur chaque emballage CHOCOSWEET de Palmafina figure un timbre de 5 points.
- L'illustration complète du « Roman du Renard » comprend 196 chromos et non 199 comme il a parfois été dit !
- A ce jour, il a paru dans ce journal seul plus de 20 points TINTIN. Les avez-vous collectionnés ?
- Lorsque vous nous écrivez à propos d'une prime, indiquez toujours votre numéro de référence.
- Veillez spécialement à nous envoyer le nombre exact de points TINTIN. Les envois incomplets occasionnent bien des complications !



— Toutes mes félicitations, mon jeune ami. Ton devoir était très bien. Pour te récompenser, je te donnerai deux « bons » points TINTIN !

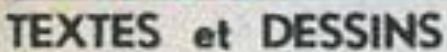
LISTE DES PRIMES

	Nombre de points
1. Cinq séries de 40 vignettes « Le Roman du Renard », par série	50
2. Carnet de décalcomanies TINTIN, reproduisant en couleurs les principaux personnages de Hergé, carnet A, 15 sujets	50
3. Carnet de décalcomanies TINTIN, idem, carnet B, 22 sujets	60
4. Deux séries de cartes-postales TINTIN, en couleurs (série I ou II), par série de cinq cartes	70
5. Pochette spéciale de papier à lettre TINTIN, avec sujets variés	80
6. Cinq séries de dix photos « Prince Royal », par série	100
7. Coquet fanion TINTIN, pour trottinette ou vélo (double face, trois couleurs)	100
8. Portefeuille TINTIN (article en cuiroléine avec décoration TINTIN et MILOU)	200
9. Puzzle TINTIN, sur bois	350
10. Puzzle TINTIN (grand modèle), sur bois	500
11. Jeu de cubes TINTIN	500



Monsieur Barelli à Nusa-Penida

Moreau et Barelli ont échoué sur une île de la mer de Java et sont les hôtes d'un chef de tribu. Mais le sorcier leur voue une haine féroce...



TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.























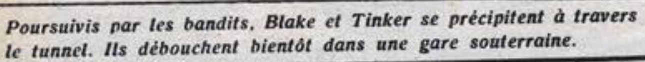




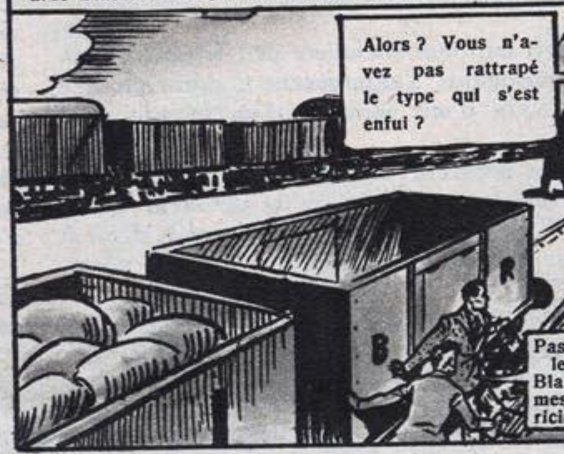
(A suivre.)

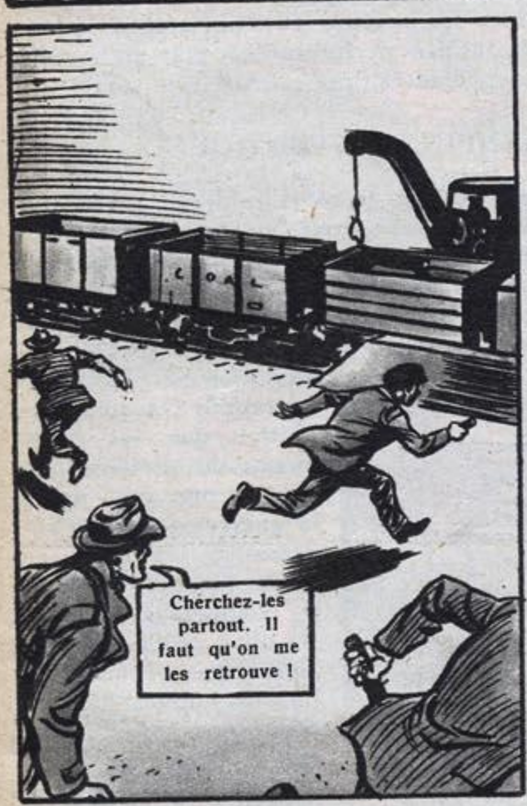
PIRATES DU RAIL

En descendant dans la bouche de ventilation d'un ancien tunnel, Sexton Blake et Tinker découvrent la base secrète des Pirates du rail. Le détective vient de lancer un appel à la police, quand trois des bandits surviennent...















(A suivre.)



ELLE A QUINZE ANS!

RARES sont les automobilistes qui savent que la Volkswagen est une automobile d'avant-guerre. Avec les modèles de Citroën (qui, eux, datent de 1935), ces petits véhicules allemands sont probablement les seuls à être encore vendus neufs, plus de quatorze ans après la première apparition de leur prototype.

UN PEU D'HISTOIRE

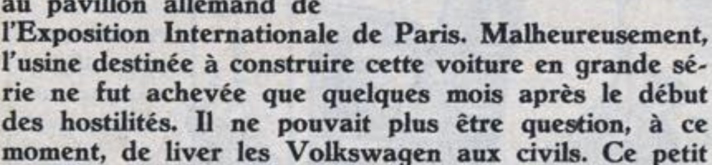
Lorsque le parti national socialiste prit le pouvoir en Allemagne, les dirigeants s'engagèrent à doter chaque famille d'Outre-Rhin d'une maison, d'un frigidaire et d'une voiture.

Les travailleurs reçurent une partie de leur salaire sous forme de timbres-vignettes qu'ils devaient coller dans un carnet. Un carnet rempli leur donnait droit à une « Volkswagen » (ce qui signifie à peu près : « voiture populaire »).

Pour établir le projet de ce véhicule, il fut fait appel à un technicien de grande classe, le professeur Porsche, qui avait déjà mis au point, chez Auto-Union et Mercédès, des voitures de course remarquables. Le prototype de la Volkswagen sortit en 1936, et fut livré à la curiosité du public au pavillon allemand de



Vue en coupe de la Volkswagen. — a) Malle intérieure; b) Moteur; c) Boîte de vitesses; d) Réservoir d'essence; e) Roue de rechange.



l'Exposition Internationale de Paris. Malheureusement, l'usine destinée à construire cette voiture en grande série ne fut achevée que quelques mois après le début des hostilités. Il ne pouvait plus être question, à ce moment, de liver les Volkswagen aux civils. Ce petit véhicule fut réservé aux besoins de l'armée.

Après l'armistice, les usines Volkswagen reprirent leur activité sous le contrôle des Anglais, et leur production est aujourd'hui l'une des plus importantes d'Europe.

UN PEU DE MECANIQUE

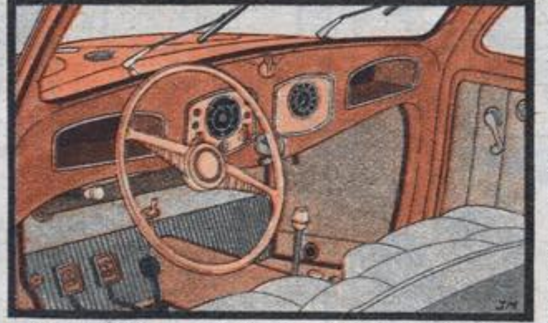
Lorsqu'il fut exposé pour la première fois, le moteur de la Volkswagen suscita un étonnement considérable, et tous les ingénieurs s'accordèrent à rendre hommage au professeur Porsche : le refroidissement par air, la disposition des quatre cylindres à plat et horizontaux, la place du moteur à l'arrière du véhicule, la simplicité et la robustesse de l'ensemble, faisaient de la Volkswagen une voiture d'avant-garde. Si elle avait été construite en grande série dès ce moment, elle aurait probablement influencé très sérieusement la construction des voitures européennes.

Lorsqu'elle reparut en 1946, elle fut loin de produire une impression comparable. On lui fit de graves reproches : la mollesse de ses reprises; l'effondrement du régime de son moteur à l'apparition d'une côte un peu raide; la mauvaise synchronisation de ses quatre vitesses qui oblige le conducteur à de nombreux « doubles-débrayages »; enfin, le ronron de sa soufflerie d'air qui, s'ajoutant au bruit régulier du moteur, ne laisse pas d'être assez irritant.

Il est, en effet, assez anormal qu'un moteur de 1.100 cm³, comme celui de la Volkswagen, ne développe qu'une puissance de 25 CV. à 3.000 tours/minute ! La Simca-8, par exemple, pour une cylindrée inférieure, développe plus de 40 CV. ! Cependant, ce freinage de la puissance est voulu : comme vitesse et économie ne sont pas conciliables, les constructeurs ont préféré la longévité à des performances plus puissantes mais éphémères.

ET ENFIN, L'ESTHETIQUE

La Volkswagen est d'un dessin aérodynamique que l'on considère généralement comme assez réussi, encore qu'on déplore une certaine lourdeur de la ligne, spécialement à l'avant. La forme du capot, qui permet de loger une valise un peu plus grande que celle qui est admise dans le porte-bagages de la 4 C.V. Renault, n'est pas très heureuse. On peut regretter que les ingénieurs de Volkswagen n'aient pas cru, après la guerre, devoir la redessiner. De plus, sa chute brutale empêche le conducteur de voir ses ailes, ce qui est toujours assez gênant. Enfin, la lunette arrière, beaucoup trop petite, est, de surcroît, coupée en son centre par un montant qui diminue encore la visibilité. Nous devons toutefois louer sans réserve le système de chauffage et de givrage installé à bord de la Volkswagen, la parfaite tenue de route du véhicule, sa robustesse, et l'excellence de sa suspension, qui ne nécessite presqu'aucun entretien.



Volkswagen. — Poste de pilotage du modèle de luxe.

Cette machine est faite pour durer et pour procurer, à peu de frais, le plus de satisfactions possible à son propriétaire.

On ne pourrait pas en dire autant de bien d'autres voitures qui, plus séduisantes peut-être et plus brillantes, n'en sont pas moins des jouets délicats, fragiles, à la carrosserie déficiente.



Volkswagen. — Cyl. 1.131 c.c. — Vitesses : 4. — Long. : 4,5 m. — Larg. : 1,54 m. — Poids : 715 kg.; Cons. : 8 l. — Vit. max. 100 km./h.

La semaine prochaine « TINTIN » vous présentera une nouvelle histoire en images de BOB DE MOOR qui vous émerveillera !



MONSIEUR VINCENT



M. Vincent a réussi à faire sortir de prison l'ex-voleur, ex-galérien Santiago, qui est devenu son aide le plus dévoué. Un jour que le prêtre se promène dans Paris, il aperçoit un misérable qui torture un enfant; il s'interpose, mais...

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING





AVANT QUE LES DEUX CRIMINELS NE FUSSENT REVENUS DE LEUR SURPRISE, VINCENT AVAIT SAISI L'ENFANT ET S'ÉLOIGNAIT À GRANDS PAS...











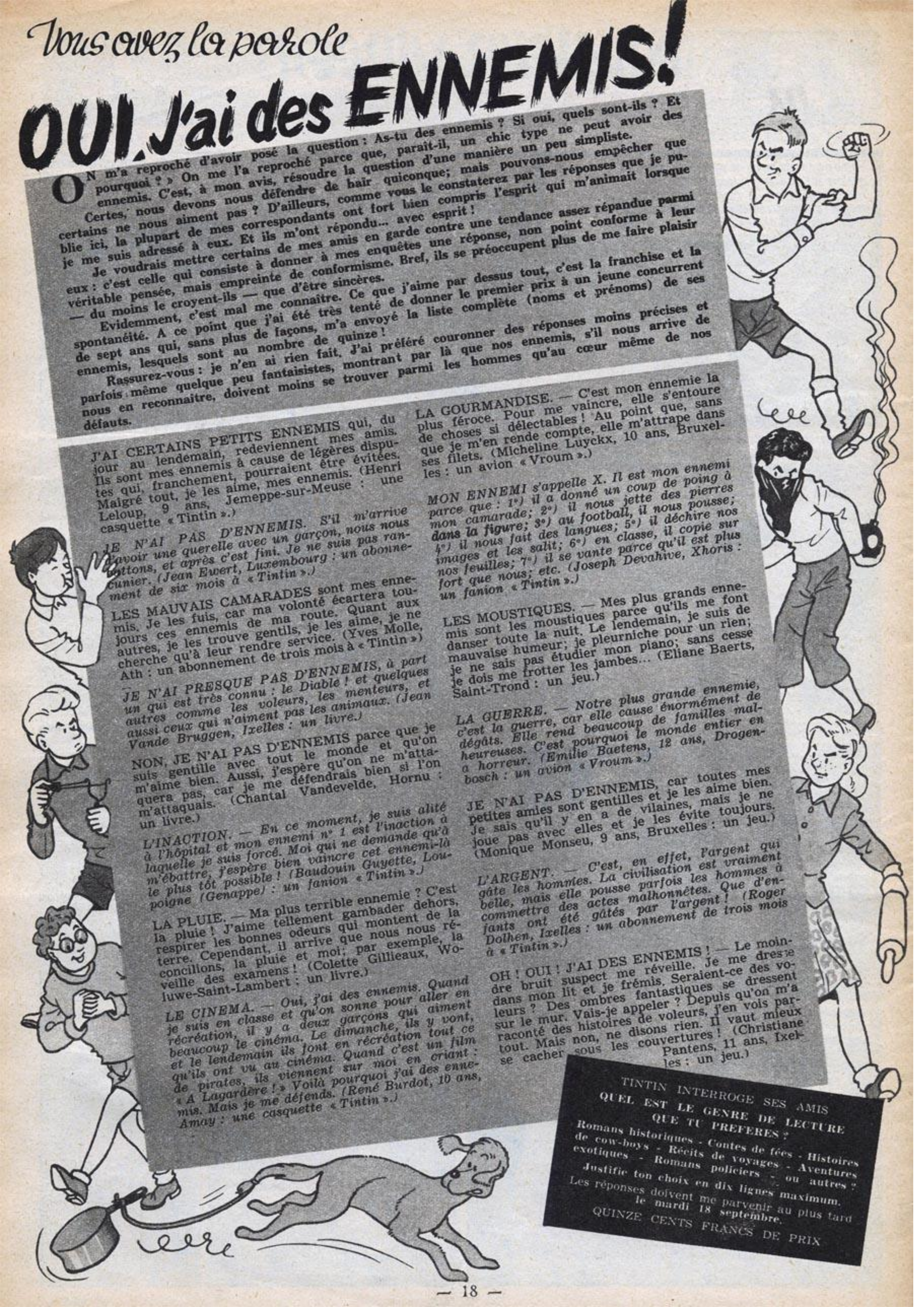








(A suivre.)



Vous avez la parole

OUI. J'ai des ENNEMIS !

ON m'a reproché d'avoir posé la question : As-tu des ennemis ? Si oui, quels sont-ils ? Et pourquoi ? » On me l'a reproché parce que, paraît-il, un chic type ne peut avoir des ennemis. C'est, à mon avis, résoudre la question d'une manière un peu simpliste.

Certes, nous devons nous défendre de haïr quiconque; mais pouvons-nous empêcher que certains ne nous aiment pas ? D'ailleurs, comme vous le constaterez par les réponses que je publie ici, la plupart de mes correspondants ont fort bien compris l'esprit qui m'animait lorsque je me suis adressé à eux. Et ils m'ont répondu... avec esprit !

Je voudrais mettre certains de mes amis en garde contre une tendance assez répandue parmi eux : c'est celle qui consiste à donner à mes enquêtes une réponse, non point conforme à leur véritable pensée, mais empreinte de conformisme. Bref, ils se préoccupent plus de me faire plaisir — du moins le croyent-ils — que d'être sincères.

Evidemment, c'est mal me connaître. Ce que j'aime par dessus tout, c'est la franchise et la spontanéité. A ce point que j'ai été très tenté de donner le premier prix à un jeune concurrent de sept ans qui, sans plus de façons, m'a envoyé la liste complète (noms et prénoms) de ses ennemis, lesquels sont au nombre de quinze !

Rassurez-vous : je n'en ai rien fait. J'ai préféré couronner des réponses moins précises et parfois même quelque peu fantaisistes, montrant par là que nos ennemis, s'il nous arrive de nous en reconnaitre, doivent moins se trouver parmi les hommes qu'au cœur même de nos défauts.

J'AI CERTAINS PETITS ENNEMIS qui, du jour au lendemain, redeviennent mes amis. Ils sont mes ennemis à cause de légères disputes qui, franchement, pourraient être évitées. Malgré tout, je les aime, mes ennemis. (Henri Leloup, 9 ans, Jemeppe-sur-Meuse : une casquette « Tintin ».)

JE N'AI PAS D'ENNEMIS. S'il m'arrive d'avoir une querelle avec un garçon, nous nous battons, et après c'est fini. Je ne suis pas rancunier. (Jean Ewert, Luxembourg : un abonnement de six mois à « Tintin ».)

LES MAUVAIS CAMARADES sont mes ennemis. Je les fuis, car ma volonté écartera toujours ces ennemis de ma route. Quant aux autres, je les trouve gentils, je les aime, je ne cherche qu'à leur rendre service. (Yves Molle, Ath : un abonnement de trois mois à « Tintin »)

JE N'AI PRESQUE PAS D'ENNEMIS, à part un qui est très connu : le Diable ! et quelques autres comme les voleurs, les menteurs, et aussi ceux qui n'aiment pas les animaux. (Jean Vande Bruggen, Ixelles : un livre.)

NON, JE N'AI PAS D'ENNEMIS parce que je suis gentille avec tout le monde et qu'on m'aime bien. Aussi, j'espère qu'on ne m'attaquera pas, car je me défendrais bien si l'on m'attaquais. (Chantal Vandevelde, Hornu : un livre.)

L'INACTION. — En ce moment, je suis alité à l'hôpital et mon ennemi n° 1 est l'inaction à laquelle je suis forcé. Moi qui ne demande qu'à m'ébattre, j'espère bien vaincre cet ennemi-là le plus tôt possible ! (Baudouin Guyette, Loupoigne (Genappe) : un fanion « Tintin ».)

LA PLUIE. — Ma plus terrible ennemie ? C'est la pluie ! J'aime tellement gambader dehors, respirer les bonnes odeurs qui montent de la terre. Cependant, il arrive que nous nous réconcilions, la pluie et moi; par exemple, la veille des examens ! (Colette Gillieaux, Woluwe-Saint-Lambert : un livre.)

LE CINEMA. — Oui, j'ai des ennemis. Quand je suis en classe et qu'on sonne pour aller en récréation, il y a deux garçons qui aiment beaucoup le cinéma. Le dimanche, ils y vont, et le lendemain ils font en récréation tout ce qu'ils ont vu au cinéma. Quand c'est un film de pirates, ils viennent sur moi en criant : « A Lagardère ! » Voilà pourquoi j'ai des ennemis. Mais je me défends. (René Burdot, 10 ans, Amay : une casquette « Tintin ».)

LA GOURMANDISE. — C'est mon ennemie la plus féroce. Pour me vaincre, elle s'entoure de choses si délectables ! Au point que, sans que je m'en rende compte, elle m'attrape dans ses filets. (Micheline Luyckx, 10 ans, Bruxelles : un avion « Vroum ».)

MON ENNEMI s'appelle X. Il est mon ennemi parce que : 1°) il a donné un coup de poing à mon camarade; 2°) il nous jette des pierres **dans la figure**; *3°) au football, il nous pousse; 4°) il nous fait des langues; 5°) il déchire nos images et les salit; 6°) en classe, il copie sur nos feuilles; 7°) il se vante parce qu'il est plus fort que nous; etc. (Joseph Devahive, Xhoris : un fanion « Tintin ».)*

LES MOUSTIQUES. — Mes plus grands ennemis sont les moustiques parce qu'ils me font danser toute la nuit. Le lendemain, je suis de mauvaise humeur; je pleurniche pour un rien; je ne sais pas étudier mon piano; sans cesse je dois me frotter les jambes... (Eliane Baerts, Saint-Trond : un jeu.)

LA GUERRE. — Notre plus grande ennemie, c'est la guerre, car elle cause énormément de dégâts. Elle rend beaucoup de familles malheureuses. C'est pourquoi le monde entier en a horreur. (Emilie Baetens, 12 ans, Drogenbosch : un avion « Vroum ».)

JE N'AI PAS D'ENNEMIS, car toutes mes petites amies sont gentilles et je les aime bien. Je sais qu'il y en a de vilaines, mais je ne joue pas avec elles et je les évite toujours. (Monique Monseu, 9 ans, Bruxelles : un jeu.)

L'ARGENT. — C'est, en effet, l'argent qui gâte les hommes. La civilisation est vraiment belle, mais elle pousse parfois les hommes à commettre des actes malhonnêtes. Que d'enfants ont été gâtés par l'argent ! (Roger Dolhen, Ixelles : un abonnement de trois mois à « Tintin ».)

OH ! OUI ! J'AI DES ENNEMIS ! — Le moindre bruit suspect me réveille. Je me dresse dans mon lit et je frémis. Seraient-ce des voleurs ? Des ombres fantastiques se dressent sur le mur. Vais-je appeler ? Depuis qu'on m'a raconté des histoires de voleurs, j'en vois partout. Mais non, ne disons rien. Il vaut mieux se cacher sous les couvertures ! (Christiane Pantens, 11 ans, Ixelles : un jeu.)

TINTIN INTERROGE SES AMIS

QUEL EST LE GENRE DE LECTURE QUE TU PREFERES ?

Romans historiques - Contes de fées - Histoires de cow-boys - Récits de voyages - Aventures exotiques - Romans policiers - ou autres ?

Justifie ton choix en dix lignes maximum.

Les réponses doivent me parvenir au plus tard **le mardi 18 septembre.**

QUINZE CENTS FRANCS DE PRIX

Entre quatre-z-yeux

DEPUIS QUAND PAVE-T-ON LES RUES ?

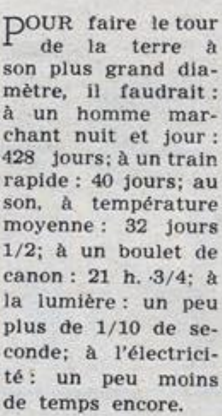


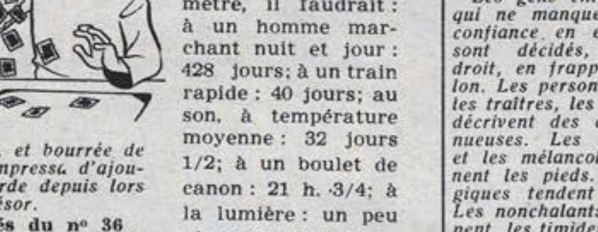
CE sont les Carthaginois qui, les premiers, pavèrent leurs rues. Celles de Paris ne furent pavées que sous le règne de Philippe-Auguste; et encore n'en pava-t-on que deux, celles qui étaient situées au centre de la ville et qu'on appelait « la croisée de Paris » parce qu'elles se coupaient, l'une allant du sud au nord, l'autre de l'est à l'ouest. Au début du siècle dernier (en 1832, exactement), on a trouvé, en creusant un égout, les vestiges de ce premier pavage à 25 centimètres du sol actuel. Il se composait de larges blocs de pierre de grès.

Les autres rues de Paris restèrent longtemps de véritables cloaques, où l'on jetait des ordures, sans que personne se préoccupât de les faire enlever. Les troupeaux de porcs étaient seuls chargés de ce soin. Inutile d'ajouter que ces foyers d'immondices engendraient de terribles épidémies : il n'était pas rare de voir mourir jusqu'à cinq cents personnes par jour dans Paris. Peu à peu cet état de choses s'améliora, et les carrières d'Orsay et de Fontainebleau furent mises à contribution pour assainir la capitale.

Le pavage se fait d'ordinaire en grès; à Venise et en Hollande, toutefois, il est fait de briques. En quelques endroits où l'on craignait le bruit, on a aussi employé le pavage de bois; mais ces essais n'ont pas réussi, et le bois est abandonné maintenant presque partout. Il est remplacé par le macadam, qui a détrôné également le pavage en grès.

JEAN EST UN MALIN !...





LE petit Jean Rubenkamp, d'Amsterdam, est un fervent collectionneur de timbres-poste. Apprenant un jour que le prince Bernard devait se rendre en Amérique du Sud, il lui écrivit en lui demandant très gentiment de vouloir bien lui envoyer des timbres des pays lointains qu'il allait visiter. Quelques temps après, Jean Rubenkamp reçut une grande enveloppe venant du Chili, et bourrée de timbres magnifiques qu'il s'empressa d'ajouter à sa collection; il les garde depuis lors comme son plus précieux trésor.

Solution des mots croisés du nº 36

Horiz. : 1. Pô; 2. tes; 3. are; 4. li; 5. ému; 6. René; 7. satin; 8. rêve; 9. et; 10. test.

Vertic. : 1. Talera; 2. périmètre; 3. ose; unie; ce; 4. envers; 5. état.

POUR FAIRE LE TOUR DU MONDE...

POUR faire le tour de la terre à son plus grand diamètre, il faudrait : à un homme marchant nuit et jour : 428 jours; à un train rapide : 40 jours; au son, à température moyenne : 32 jours 1/2; à un boulet de canon : 21 h. 3/4; à la lumière : un peu plus de 1/10 de seconde; à l'électricité : un peu moins de temps encore.

DIS-MOI COMMENT TU MARCHES

IL existe, disent les psychologues professionnels, quatre types de pas. Les petits pas précipités appartiennent aux gens superficiels, aux pessimistes, aux intellectuels et aux personnes frivoles. Les petits pas lents trahissent les âmes simples et sereines. Les grands pas lents marquent la volonté réfléchie, le calcul et même l'opiniâtreté. Quant aux grands pas rapides, ils indiquent l'ardeur, la décision, l'humeur batailleuse, l'esprit combatif.



Les gens entreprenants, qui ne manquent pas de confiance en eux et qui sont décidés, marchent droit, en frappant du talon. Les personnes rusées, les traîtres, les diplomates décrivent des courbes sinueuses. Les découragés et les mélancoliques traînent les pieds. Les énergiques tendent le jarret. Les nonchalants se dandinent, les timides rasent les murs.

Dis-moi comment tu marches, je te dirai qui tu es !



Horizontalement : *1. Rendue. - 2. Une forme d'avoir. - 3. Possessif; Vase demi-sphérique; Langue. - 4. Lettre grecque; Ville de Hollande. - 5. Cercle; Se dit à la messe. - 6. Ouvre une porte; Signal de détresse. - 7. Pronom; Cabriolet; Venu au monde. - 8. Plus âgée qu'une autre. - 9. Epreuvre.*

Verticalement : *1. Congédier. - 2. Ile annulaire, formée par des coraux. - 3. Pronom; Animal; Premier en son genre. - 4. Sorte de bain; En deçà. - 5. Aussi; Femelle du canard. - 6. Pareil; Fils arabe. - 7. Usages; Fleuve d'Allemagne; Conjonct. - 8. Monument d'Athènes. - 9. Flatteur.*

En bref - En bref - En bref

LES Européens dorment généralement moins que les Américains. Leur moyenne est de 7 heures de sommeil, contre 8 heures pour les Américains.

IL y a en Amérique, aussi extraordinaire que cela paraisse, près de 4 millions de somnambules !

C'EST pendant la première heure de sommeil que nous dormons le plus profondément. L'intensité du sommeil diminue progressivement jusqu'à la sixième heure, puis s'accroît brusquement jusqu'au réveil.

APRES un examen, étendu à 5.000 personnes, les rayons X ont montré que trois hommes sur cinq ont les jambes d'inégale longueur.

EN hiver, le chauffage des gratte-ciel américains réchauffe l'air ambiant au point d'élever souvent la température des rues de quatre degrés !

IL se produit en moyenne chaque année cinquante mille tremblements de terre. Bien entendu, la plupart de ces séismes passent inaperçus.

LA population des Etats-Unis atteint sept centièmes seulement de la population mondiale. Pourtant les citoyens de la libre Amérique possèdent à eux seuls 54 % des installations téléphoniques, 82 % des automobiles et 92 % des salles de bains du monde entier.

Avant de lire « TINTIN », va voir si ta maman n'a pas besoin d'aide.









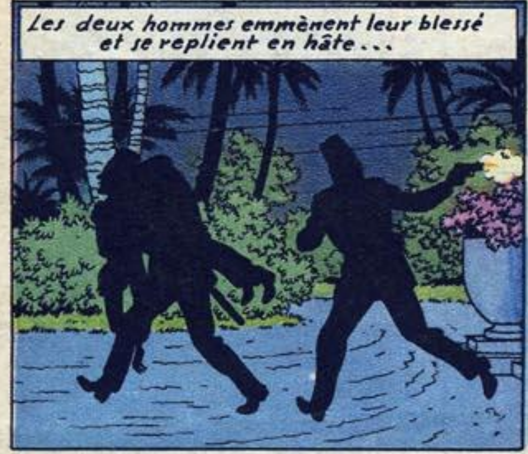






(A suivre.)







Inutile de parlementer, commissaire, ces gaillards-là semblent déterminés à jouer leur va-tout!...
C'est bien mon avis. Aussi, allons-nous employer d'autres moyens. Courez à la voiture-radio et alertez la division centrale!...



















(A suivre.)